

Perspective biblique et psychanalytique sur la filiation

Mots-clés : filiation, famille, haine de la filiation, Noms-du-Père, sacrifice, mythe, Freud, Lacan

Jean-Daniel Causse est philosophe, théologien et psychanalyste. Il enseigne à Montpellier-III.

A. Exposé de Jean-Daniel Causse

S'appuyant sur son ouvrage de 2008¹, JD Causse se demande ce que contient le signifiant de fils, posant ainsi non seulement la question de la filialité, mais aussi celles de la paternité, de la maternité, et à la marge, du fraternel. Prenant de la distance vis-à-vis du débat actuel, il entend **poser le problème des « structures élémentaires de la filiation »**, et en penser les grandes articulations.

Son travail se déploie dans le champ psychanalytique, mais aussi dans le champ théologique : que veut dire que le christianisme soit une religion du fils, comme disait Freud ? Selon JD Causse, notre époque est traversée par une « passion du fils », corrélative à une « haine de la filiation ». Dans l'espace de la psychanalyse, le problème ne serait pas le déclin du père (présenté par certains comme le symptôme de tous nos malheurs), mais la haine du fils.

Le Sacrifice d'Isaac par le Caravage et l'analyse qu'en a faite Lacan² illustrent fort bien la violence qui habite le père : il faut toute la puissance de l'ange pour arrêter le bras d'Abraham, qui s'apprête à sacrifier son fils chéri. Le père doit accepter que quelque chose de lui-même soit sacrifié (c'est ce que représente le bélier), mais Abraham y résiste.

I. Le signifiant « fils »

Structure de l'antécédence

Le terme de fils ou de fille recouvre une catégorie anthropologique : **se dire fils, c'est reconnaître qu'on occupe une place seconde, une place de sujet**. C'est la notion lacanienne de « parlêtre » : celui qui parle ne parle en réalité que parce qu'il « a été parlé », parce qu'il répond à une parole qui le précède. La filialité est une structure de l'antécédence. L'humain n'a jamais existé autrement que sous la figure du fils. Dans la haine de la filiation, il y a la volonté d'être la source de soi-même, une façon de récuser la dette.

¹ *Figures de la filiation*, Paris, Cerf, 2008

² Dans son séminaire sur les Noms-du-Père.

Le mythe freudien

Pour penser cette logique de la précédence, Freud a écrit le « mythe » *Totem et tabou*, où il cherche à analyser et décrire le moment de la naissance de l'être humain à sa propre humanité. Freud imagine un clan primitif dominé par un chef, désigné comme le père de la horde, figure de la toute-puissance absolue, n'ayant pas d'autre loi que sa jouissance personnelle. Les fils du clan contractent un pacte qui vise à tuer ce père primitif afin de se partager la jouissance confisquée. Une fois le forfait commis, décidant finalement de sauvegarder l'alliance, ils renoncent au butin : les jeunes mâles deviennent des fils en renonçant à avoir tout et à être tout. Freud soutient que le premier humain est un fils, c'est-à-dire un être qui accepte le manque. Cependant les fils, juste après avoir accepté cette loi, la refusent : ils vont toujours rêver de retrouver quelque chose de la puissance du père, que personne n'a jamais eue car le père primitif, sans fils réels, n'était pas réellement père. Dans ce dispositif central, le père n'accède à son statut de père que lorsqu'il y a du fils. Freud montre ainsi que **l'humanité est advenue sous la figure du fils**.

La filiation dans le christianisme

Le christianisme a puissamment pensé ce nouage fondamental du père et du fils. Ainsi, saint Augustin pense la Trinité en termes classiques de substances mais également comme structure de la relation. S'il y a du Père pour le christianisme c'est qu'il y a aussi du Fils. Encore marginal dans le judaïsme, le signifiant « père » prend toute sa place dans le christianisme. **Non seulement le Père fait le Fils, mais le Fils fait aussi le Père**. D'où le fait que l'Église ancienne soutienne, contre les hérétiques, que le Fils existe depuis toujours, en même temps que le Père.

La question du Dieu Fils et de la filialisation du divin a toujours posé problème : **situer Dieu sous le signifiant « fils », c'est l'inscrire dans la castration**, c'est-à-dire dans le manque. Dans le *De carne Christi*, contre l'héritage de Marcion, Tertullien affirme que le principe de l'Incarnation exige qu'on dise que Dieu soit né. **Refuser que Dieu soit né dans une chair réelle, c'est nourrir de la haine pour sa propre filiation** et avoir de la répulsion pour ce qui en soi se situe sous le signe du fils.

Dans la société contemporaine

Telle est la forme contemporaine de la haine de la filiation : le père fait mourir le fils pour ne pas avoir à subir lui-même l'épreuve de la castration. **Pour le père, la joie de l'advenue du fils marque sa propre disparition, et donc la succession des générations**. Le modèle freudien est aujourd'hui renversé : la représentation classique de la puissance patriarcale n'est plus valable. Les pères contemporains sont jaloux de l'énergie et de la jouissance des fils. On retrouve ici le phénomène moderne du jeunisme, avec l'idée qu'il faut être toujours jeune, et jamais vieux.

II. La filiation, entre héritage et nouveauté

L'anti-destin

On peut repérer tout un dispositif – ancien mais particulièrement actuel – qui cherche à éviter que le fils ne marque la mort du père. Dans ce fantasme, le fils ne devrait être que le prolongement du père. Contre cela, il faut se demander en quoi le mot « fils » désigne quelque chose de l'indétermination fondamentale de soi. **Le mot « fils » désigne la puissance de l'invention**. La filialité est une structure fondamentale de l'anti-destin. En quoi le mot « fils » signifie fondamentalement ne pas être l'objet d'une programmation, mais être l'insu du père ?

Héritage n'est pas prédiction

Néanmoins, se dire « fils ou fille de », c'est s'inscrire dans un héritage et une généalogie. Dans le mot « fils », il y a ce qui nous détermine, nous assigne une place (d'autant plus quand on préfère ne rien en savoir), il y a le désir dans lequel nous sommes pris, mais il y a aussi tout ce qui peut déjouer le destin, tout ce qui nous constitue et ne dit pas ce que nous serons. Or **notre époque laisse entendre aux fils et filles qu'on peut les enfermer dans un savoir prédictif**. Ils n'imaginent pas qu'ils puissent être autre chose. Mais par nature, l'advenue du fils échappe au père ; d'où peut-être cette volonté de maîtriser la filiation.

L'impossible du père

Dans *Ethique et infini*, Lévinas dit qu'**être père, c'est établir une relation au-delà du possible avec le fils**. Le fils est l'impossible du père, et presque l'impensable du père. Cela ne signifie pas que le fils serait le prolongement du père au sens où il pourrait accomplir ce que le père n'a pas pu accomplir, mais que le mot « fils » est le signifiant de la nouveauté. Or si la jeunesse est désespérée aujourd'hui, ce n'est pas par défaut ou excès d'investissement sur elle, mais du fait que les pères n'arrivent pas à penser la nouveauté contenue dans le fils.

III. Lien et déliement

Sacrifice et ligature

Dans le récit du sacrifice d'Isaac, Isaac se laisse lier sans résistance. Pourquoi le fils se laisse-t-il lier sans se rebeller ? La ligature allait le faire mourir ; sa vie passe par le déliement de ce qui l'avait attaché. Il n'y a pas de déliement sans lien. Et comme aujourd'hui rien ne nous lie, rien ne peut nous délier. C'est une dialectique complexe : si le lien est trop fort, on ne peut pas s'en détacher, mais s'il est trop faible, il n'y a plus rien à délier. On dit souvent que les fils de notre temps ne seraient plus liés et que ce défaut de transmission serait le problème majeur de notre temps. Certes, mais n'oublions pas ce qui entrave le déliement du fils : **le fils finit par s'offrir lui-même en sacrifice, pour ne pas avoir à se délier ou faute de pouvoir se délier**. La haine de la filiation serait donc aussi dans ce qui empêche le déliement.

Quitter ses parents et les honorer

Selon Philippe Julien³, **la vraie filiation consiste à recevoir de ses parents le pouvoir de les quitter**. Le devoir des parents n'est pas d'abord de donner à leurs enfants du bien-être et du confort, mais de leur donner le pouvoir de se délier pour inventer leur propre vie. « Honorer son père et sa mère », c'est recevoir d'eux, parfois contre eux, ce qui permet de les quitter c'est-à-dire ce qui sépare et délie afin que d'autres liens puissent se tisser. Selon Philippe Julien, cette transmission complexe suppose que les fils et les filles viennent non du fait de les avoir tant désirés, mais du fait d'« avoir désiré ailleurs ».

Loin de l'idéologie de la performance et de la bonne image parentale, cette idée nous rappelle que dans l'éducation, l'échec est structurel : il permet que les fils et filles puissent imaginer d'autres façons d'être père et mère pour faire mieux que leurs parents. **La réussite de l'éducation passe aussi par la transmission de quelque chose qui nous manque**.

B. Discussion

L'épreuve de la haine

Reprenant le propos de R. Draï sur la ligature d'Isaac (cf. CR du 11/12/13), J. Arènes rappelle que la tradition rabbinique présente la ligature comme une épreuve maturative centrale dans la question de la paternité. La haine du fils par le père serait donc une épreuve à traverser.

J.-D. Causse précise que la haine de la filiation s'exprime le plus souvent dans les termes de la tendresse. **Si la scène d'Isaac est tragique, la scène du sacrifice est aussi scène de l'amour**. C'est pourquoi pendant des siècles, ce geste a été lu comme un geste d'amour admirable et d'oblation. Seule la littérature chrétienne récente en fait une lecture plus sceptique. En fait, la haine du fils se dit dans les termes de l'amour, mais c'est un amour mortifère, qui sacrifie et fait mourir. L'épreuve doit en effet être traversée à la fois par le père, qui hait le fils, et par le fils, qui se laisse faire. **La scène fantasmatique d'Abraham est une scène de la conservation de l'autre** : mort, son fils est à lui pour toujours. Mais la volonté de ne pas le perdre fera qu'il le perdra absolument.

³ *Tu quitteras ton père et ta mère, Champs-Flammarion, 2002*

Haine des générations

Estimant que dans les représentations du clonage reproductif, on imagine engendrer des êtres qui seraient des frères et sœurs, plus que des enfants, J. de Longeaux se demande si la « haine du fils » ne cache pas plutôt une haine des générations. Selon J.-D. Causse, aujourd'hui **l'égalisation du fils avec le père ne se fait plus par une élévation** (le fils cherchant à ressembler à son père) – ce qui suppose d'avoir eu un père, **mais par l'infantilisation de l'adulte** (le père désirant devenir comme le fils). Aussi le père est-il dans une adolescence perpétuelle. Cela dit, la haine de la filiation s'est toujours manifestée sous la forme d'un refus de la succession des générations, autrement dit du principe de finitude. Ce principe nous est insupportable, comme nous le montre la volonté fantasmatique de s'introduire dans la génération d'après, avec le clonage par exemple.

Lien et sacrifice

Évoquant le film israélien *Bethléem*, J. Arènes suggère qu'**entre l'excès et le défaut de lien père-fils, naît la violence du sacrifice**. D'après J.-D. Causse, la question du rapport entre la place du père et l'espace du sacrifice mériterait d'être approfondie⁴ : pourquoi notre temps réclame-t-il le sacrifice des fils ?

Le fraternel

Pour Ch. Behaghel, dans le mythe freudien, l'humanité semble être advenue non sous la figure du fils, mais plutôt sous la figure des fils et donc des frères. Or la confusion des générations et la jalousie du père envers le fils sont source de haine, à l'inverse d'un mouvement de fraternité. J.-D. Causse explique que dans *Totem et tabou*, les fils se reconnaissent fils et frères, et donc forment une sorte de communauté, à partir d'un manque en commun. **Le principe républicain de fraternité réunit les individus au nom de quelque chose qui manque à chacun.**

Le sacrifice des fils et des filles

La discussion s'orientant vers la différence entre les « fils » et les « filles », J.-D. Causse reconnaît que la question est compliquée : le principe de filialité concerne à la fois les fils et les filles, mais la question de la fille est particulière. Par exemple, les choses se jouent différemment pour la question du lien, ou encore pour celle de la reconnaissance de l'identité. **Dans le dispositif actuel, avec sa carence de symbolique, le fils est devenu un être monnayable sur le marché.** La question du sacrifice est à penser dans une corrélation avec le fait que les fils de notre temps se vendent. Or ce dispositif est sans doute propre aux fils, comme le montre l'abandon de certains métiers par les garçons. J. Arènes remarque que les fils occupent les lieux de pouvoir économique et financier. D'une certaine façon, ces métiers comblent le besoin de reconnaissance, mais à un prix coûteux : ce sont des lieux de sacrifice. Ch. Behaghel soutient qu'en disant qu'ils se vendent, les jeunes ne sont pas dupes, mais cyniques. Pour J.-D. Causse, cette défiance est symptomatique d'une carence dans l'ordre du lien symbolique : il manque une reconnaissance d'un autre ordre, qui supposerait de la confiance, de la fiabilité, du crédit.

Filiation et autonomie

B. de Villers revient sur la compréhension de la haine du père pour le fils : s'agit-il de son désir d'être à sa place et de lui ressembler ou bien de son désir, apparemment contradictoire, de s'originer lui-même ? Selon J.-D. Causse, dans ces deux désirs, le père aspire à l'immortalisation : **dans l'idée d'être source de soi-même et dans celle de se prolonger ou de se survivre à l'identique dans son enfant, il y a cette inaptitude à accepter la castration.** Néanmoins, le désir d'être sa propre origine se trouve vite démenti par la réalité. Chacun fait constamment l'expérience d'un manque qui se décline de plusieurs façons. J. Arènes rappelle que Freud dit que chacun doit être sa propre fin et en même temps un maillon dans la chaîne des générations. Il s'agit d'être libre entre le projet d'autonomie et l'épreuve de la filiation.

⁴ Il a déjà abordé cette question dans J.-D. Causse, E. Cuvillier, A. Wenin, *Divine violence : Approche exégétique et anthropologique*, Paris, Cerf, 2011

Pour J.-D. Causse, l'advenue de chacun à lui-même est en effet en tension avec la succession des générations. **Avec le christianisme, des individus se disent frères sans qu'aucun lien biologique ne les unisse.** Michel de Certeau a montré que le passage du judaïsme au christianisme s'est fait par une rupture historique au niveau de l'hérédité. Cette rupture a produit le déplacement sémantique du signifiant « frère » et a ouvert à quelque chose de nouveau. Le christianisme instaure une sorte de rupture avec la vision totalisante de la famille qu'on trouve dans le judaïsme.